

Autour d'un regain d'écriture

Une autre musique

On m'a dit philosophe...

Je n'en ai pas l'air comme ça, mais c'est vrai, il m'arrive de réfléchir pour ne pas fléchir. Réfléchir m'aura donné beaucoup de joie.

Ce fut d'abord dans le calme du désintéressement.

J'y puisais une souveraineté qu'avec le recul je peux juger fallacieuse : c'était le calme avant la tempête, avant mon divorce, avant les ennuis et les tracas, au milieu déjà d'une tension palpable et d'une solitude qui ne disait pas son nom, dans un calme qui n'était possible que grâce au temps libre que me laissait un métier exercé dans un lieu où j'avais mes habitudes et qui me permettait de réfléchir tout à mon aise pour tenter de regagner un peu d'estime de moi-même, en me prouvant que j'étais capable de faire autre chose qu'enseigner à une jeunesse impertinente. C'était l'époque où je fuyais l'ennui...

Ce fut plus tard l'impatience de comprendre, le désir angoissé de trouver des réponses à des questions plus grandes que moi, le désir aussi de relever le défi d'une situation inacceptable, le refus des fausses évidences, la colère et le dépit devant les impasses, l'étonnement devant tant d'indulgence de la part d'une personne proche comme jamais ne l'avait été quiconque avant elle.

Oui, il m'est arrivé de réfléchir. Beaucoup trop ou alors jamais assez.

En tous cas, la poésie, elle, m'aura offert la possibilité de bondir à pieds joints dans les mots en suivant toutes leurs suggestions. Jeune encore, je voulais me nicher dans les musiques que j'aimais, me réfugier dans le creux des microsillons, ne pas revenir.

J'ai été tenté de me sentir poète. On m'a dit que j'étais plutôt philosophe...

Qui croire ?

Dans le fond, ce que j'écris est inclassable. J'y discerne une ferme propension à l'analyse, une capacité aussi à créer des raccourcis. Analyse longue, patiente et raccourcis... Il y a là une tension qui se sera exprimée jusqu'à présent dans mon goût pour la rédaction d'essais d'une certaine ampleur écrits en alternance avec des « poèmes » et des récits.

Je suis à la croisée des chemins. Ni tout à fait philosophe, ni poète patenté ni romancier aguerris ni universitaire courtoisé, qui suis-je au juste, moi qui ai noirci tant et tant de pages depuis bientôt six années ?

Un corps et une pensée, indissolublement liés en-deçà de tout lien prémédité : un corps qui écrit.

Ecrire pour faire en sorte que ce que l'on pense et dit, pris au vol par qui nous lit ou nous écoute, rebondisse dans sa parole et sa pensée, autrui nous faisant ce présent inestimable : nous écouter et nous parler, nous faire don de ses propres interrogations, en nous distrayant de notre pauvre moi, en nous faisant entendre une *autre* musique...

Un signe des temps

« Longtemps, je vous ai envié. J'aimais jusqu'à vos airs de ne pas y toucher, vos manières hautaines si loin des miennes. J'aimais votre esprit d'à-propos, votre sagacité, votre hauteur de vue, et puis vous m'avez déçu, quand vous en êtes venu « à parler éducation » : vos propos se sont rétrécis, vous n'avez pas eu recours à cette pauvre formule : « Il n'y a qu'à... », vous êtes trop subtil pour cela, mais cette formule, on l'entendait courir dans vos propos : c'était la marque de votre impuissance à prendre la mesure non pas des enjeux, mais de ce qui se trame en ce moment dans le petit monde de l'enseignement.

A mes yeux, vous avez déchu. Vous vous êtes renié l'espace d'une interview, le temps de tenir des propos malheureux. Ce que vous avez dit n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. J'ai compris votre ignorance des réalités de l'enseignement en France à l'heure actuelle et j'ai senti votre mépris pour moi, le minable, l'intellectuel de second plan, le répétiteur stérile qui n'a qu'à...

Alors, j'ai décidé de devenir des vôtres sans faire cause commune avec vous, le littéraire qui joue au sociologue bon teint qui comprend tout ; j'en avais assez de vous ressembler dans l'ombre. C'est vrai : je vous ai pris en grippe au moins autant que certains de mes collègues à courte vue.

Je vous mets dans le même sac, vous tous, que vous soyez équipés d'une longue vue psychoanalyticocioéconomico-ce que vous voulez ou que votre myopie vous empêche de regarder la réalité en face, c'est-à-dire avec la distance et même le recul nécessaires.

La réalité, quelle est-elle ? C'est tout simple, et d'abord, je voudrais vous dire qu'elle ne me tient pas à cœur parce qu'elle ne me touche plus, pas plus qu'elle ne vous touche vous, même si vous jurez vos grands dieux qu'elle vous « interpelle ». La réalité de l'enseignement tient en quelques mots : le message ne passe pas. Je ne sais pas s'il a jamais passé ; je sais en tous cas que le message, la transmission des connaissances qui est notre mission première, ne passe pas auprès des jeunes générations qui ont d'autres centres d'intérêt dont je ne veux rien savoir, c'est mon choix, mon éthique même : je ne veux en rien dépendre d'un âge passager par nature, sur lequel on ne fonde rien de fécond – je ne dis pas de durable !- et qui flotte au gré des modes lancées par des adultes à peine plus âgés que les adolescents que nous avons devant nous, jour après jour, et qui grandissent en ressemblant, c'est-à-dire en se conformant le plus possible aux modèles du jour, aux pensées qui sont dans l'air du temps, qu'il faut partager pour être dans le coup, ne pas être « ringard » comme on dit dans ce champ social et ce milieu occupé par les médias, leurs animateurs, les industriels du spectacle, les industriels tout court et les publicistes, de manière générale tous ceux et toutes celles qui ont un intérêt financier, et aussi psychologique, à jouer les fournisseurs en images, en son, en modes de vie et en pensées prémâchées pour ces jeunes qui ont l'immense avantage pour tous ces marchands de soupe de constituer un vivier qui se reconstitue naturellement au fil des

générations, public malléable à souhait, prêt à tomber dans tous les panneaux, à saluer toutes les impostures, à sacrifier à toutes les facilités du moment...

Vous me pardonnerez cette longue phrase dans laquelle j'ai été tenté de vous inclure. Je ne l'ai pas fait, vous le remarquerez, parce que je ne vous en veux plus : vous vous êtes éloigné de mes préoccupations il y a déjà bien des années, je ne vous vomis plus comme je vomis tous ces nihilistes d'opérette qui peuplent le petit écran et les radios dites commerciales et ces nihilistes aux petits pieds que sont les adolescents et les adolescentes que vous feignez de comprendre, vous tous et toutes, les grands esprits ouverts sur le monde moderne, qui vous penchez sur le corps social malade de mots. Vous parlez décidément trop, à tort et à travers, sans rime ni raison. Votre parole est pauvre, pleine de sous-entendus et de clichés. Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez : vous n'avez pas mis les pieds dans une classe depuis les années glorieuses où vous avez quitté les lycées où vous avez brillé.

Je suis devenu indifférent au fait que « le message ne passe pas », indifférent aussi à ce que vous avez à dire sur la question, mais toujours stupéfié d'entendre dire ici et là, partout en fait, qu'enseigner c'est désormais faire passer un message éducatif : on parle maintenant d'éducation à la citoyenneté, et de manière générale, l'école croule sous les missions annexes toujours plus nombreuses : éducation à la santé, au code de la route, que sais-je encore ?

C'est qu'il y a péril en la demeure : ils sont nombreux qui croient que la demeure en question est « la maison école », notre belle et salubre institution républicaine bâtie à la force du poignet, un vrai tour de force qui force encore l'admiration plus d'un siècle après le passage en force de cette république à ses débuts si fragile et si contestée par les forces réactionnaires si puissantes encore à la fin du dix-neuvième siècle.

Que de forces en présence dans cette dernière phrase ! C'est peut-être là qu'est toute la question qui agite « la maison école », car enfin, quelles sont au juste les forces en présence ?

Il y a la force d'inertie des élèves qui en font le moins possible, se débrouillent formidablement bien pour se dérober à leur obligation de travail : Métis a la part belle dans cette dérobade constante où chacun déploie des trésors d'imagination pour justifier sa paresse.

Un zeste de mauvaise foi par là-dessus, beaucoup de passivité et le syndrome de « la brebis râleuse » dès qu'on s'en prend nommément à eux, et le tour est joué : on prend les mêmes et on recommence. Quand ils sont pris en défaut, le grand argument alors qui leur vient spontanément à la bouche – l'esprit y a sa part, mais si faible : un écho tout au plus de propos ressassés – c'est : « Je ne suis pas le seul. », avec, sous-entendue, cette idée tout simple : « Alors pourquoi vous en prendre à moi ? ».

Il y a aussi cette phrase mille fois entendue : « Je n'ai rien fait ! » ou si peu de choses, à leurs yeux, qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat... Tout est permis à qui sait attendre son heure derrière les autres. C'est la forêt qui cache l'arbre : un élève disputé, pris nommément à partie, sommé de s'expliquer sur son comportement ou son attitude, trouvera qu'il n'est coupable de rien parce que les autres se le permettent aussi. Tout est permis à tous si un seul se le permet et qu'on le laisse faire. La paresse et l'insolence font tache d'huile,

mais il y a belle lurette que l'huile a fait tache. Dans ces conditions, vous comprendrez que l'huile et moi, c'est comme l'eau et l'huile : on ne se mélange jamais !

C'est le nombre qui fait la force dans ce jeu des mots où la mauvaise foi a la plus belle part. Il y a aussi l'inertie des parents, leur méfiance envers l'école, c'est-à-dire les professeurs trop bien rémunérés pour ce qu'ils font... Les enfants et les adultes, c'est du pareil au même. Il faut que jeunesse se fasse et passe... A la voir, je me dis qu'elle ne passe pas assez vite ; elle a même tendance à se prolonger au-delà du raisonnable : un effet de la scolarisation prolongée qui permet d'accéder le plus tard possible au marché du travail. Cette jeunesse ne nous en sait même pas gré ; elle profite mollement de la vie facile en retardant le plus possible son entrée dans la vie active. On l'y aide et l'y encourage...

Je vous fais grâce de vos propos sur « l'éducation », je vous laisse votre anglicisme qui en dit long sur le chemin linguistique que vous avez parcouru tous et toutes qui jargonnez dans la langue de Shakespeare sans prendre la mesure de ce que cette substitution de terme a de révélateur et l'enfermement qu'il suppose pour ceux que vous persistez à appeler les enseignants, expulsés pour ainsi dire de leur mission première : enseigner, faire passer la connaissance, sous forme de signes de reconnaissance, sociale bien sûr, mais comme en sous-main car le code c'est le message alors qu'à l'heure actuelle le message – la transmission des savoirs constitutifs de notre humanité moderne – est surdéterminée par tant de propos annexes et parasites – les invariants éducatifs, les consignes de bonne conduite...- qu'il devient impossible de décoder quoi que ce soit sans faire appel à un impératif catégorique moral.

Le moralisme, voilà ce qui gangrène l'école... La morale ferait défaut à la plupart et ce serait à l'école de pallier une supposée carence éducative des parents. L'école comme super papa et super maman, en quelque sorte ! Qui ne voit que les élèves n'ont cure de tous ces propos moralisateurs, qu'ils sont en deçà de telles considérations, que leur nihilisme, qui ne peut leur être imputé, qui n'est qu'un reflet de la société dans laquelle ils vivent, nihilisme dans lequel bien sûr ils se complaisent sans toujours s'y plaire, qui ne voit que ce nihilisme est le parfait pendant du nihilisme des adultes en proie à toutes les illusions métaphysiques charriées par notre « culture », même et surtout quand celles-ci sont pour ainsi dire ignorées dans leurs fondements gréco-latins.

La décadence, on en parle beaucoup, mais qui peut concevoir qu'elle n'est pas devant nous, mais derrière nous, que c'est la métaphysique dans son essence même qui est nihiliste ? Tout cela est bien connu de nous ; inutile de développer !

Alors, oui, vous ne parlez plus d'instruction, vous parlez plutôt d'éducation ; c'est plus ambitieux, parce que plus global : c'est toute la personne qui est éduquée, des pieds à la tête. L'instruction s'occupe de la tête, et l'éducation s'occupe de sa coiffure, des bonnes manières, et tutti quanti...

Vous êtes pitoyable quand vous donnez dans ce panneau que vous tend l'époque ; c'est un vrai miroir aux alouettes : éduquer, c'est exducere, soit, étymologiquement, conduire à l'extérieur, l'extérieur étant le monde, plus précisément, plus modestement aussi, la société dans laquelle l'enfant est appelé à vivre un jour prochain sa vie d'adulte « responsable ».

Chez vous – vous êtes moderne – éduquer signifie enseigner l'art de se comporter en société : respect de la parole d'autrui, respect de la parole donnée, respect du règlement, des

lois en vigueur, les droits et les devoirs. Vous insistez beaucoup sur les droits ; vous voulez oublier que les devoirs sont aussi des conquêtes, que la liberté, acquise depuis que notre démocratie fonctionne à peu près, bon an, mal an, avec tous les ratages et les tares que l'on sait, implique des devoirs, le premier d'entre eux étant de veiller au respect pour tous et pour toutes des droits élémentaires... Mais laissons cela !

Je ne parle déjà plus de vous, écrivant cela : je crois m'entendre pester en mon for intérieur contre la hiérarchie en place ; oui, en fait, mes propos portent ici, maintenant, sur ceux et celles qu'on appelle les « chefs d'établissement » !... Mais, c'est à cela que je veux en venir : dès que vous parlez d'éducation et dès que vous employez cet anglicisme, vous vous faites les complices de ces flics de la chose publique, de ces chiens de garde pédagogiques que sont tous ces principaux et ces proviseurs, qui se veulent si avisés, si savants en matière d'éducation et qui ignorent tant de choses, à commencer par le maniement correct de la langue qu'ils ont héritée de leurs pères et qu'ils malmènent à coup de néologismes vides, à coup, aussi, de phrases mal construites, de phrases « déglinguées », comme j'en entends tant depuis tant d'années dans leur bouche.

Oui, décidément, quand vous avancez des solutions faciles, loin que vous êtes de « la réalité du terrain », quand vous jargonnez comme « les professionnels de l'éducation », vous êtes bien de votre temps ; vous êtes en plein dans l'époque, vous jouez le jeu, vous accompagnez le mouvement, vous êtes complices d'une réalité sordide.

Maintenant que je suis des vôtres, je ne me hasarderai pas à « parler éducation ». Quand j'étais jeune, un homme lucide me l'avait dit : « Les questions pédagogiques ne vous intéressent pas. » Je n'avais rien répondu à son propos pour ne pas me nuire, mais j'ai su tout de suite qu'il avait raison. Il avait vu juste en moi. Je l'ai respecté pour cela ; ce n'était pas un donneur de leçons, seulement un pédagogue hors pair. Je me suis employé, par fierté et avec tout l'acharnement nécessaire, à lui ressembler : ça m'a pris dix ans de ma vie, et un jour, chance, il est venu me rendre visite dans une de mes classes et lors de notre entretien, il m'a fait ce compliment tout simple, il m'a dit : « Vous êtes fait pour enseigner ! » Je n'ai pu que sourire à ce propos sincère qu'il prenait si visiblement plaisir à dire. J'avais bouclé la boucle, je pouvais passer à autre chose, me mettre au travail, non pour vous ressembler, il n'en a jamais été question entre moi et moi, mais pour faire jeu égal avec vous, en oeuvrant jour après jour.

Dites ce que vous voulez, écrivez autant qu'il vous plaira, mais ne brisez pas le silence ! Ne parlez pas de ce que vous connaissez mal ! Abstenez-vous de juger, comme je m'abstiens de me mêler de questions qui ne me touchent pas. Il faut se sentir cerné comme une bête ou se sentir traqué par un sujet avant de l'aborder avec toute la franchise et toute la hargne requises. C'est ce que je fais en ce moment même en vous parlant. « Abstine et sustine ! » Notre œuvre est à ce prix. En art, la solitude est la seule voie qui vaille.

Etre de son temps, c'est jouer le jeu ; je ne joue pas le jeu. Mon intempestivité, je ne la sacralise pas non plus ; c'est comme ça, un point ce n'est pas tout. Il y a tant à dire en direction de ceux et de celles, dont vous, qui veulent écouter. Ecouter, ne pas se hâter de trouver des réponses, interroger sans relâche et sans lâcheté, c'est tout ce qui m'anime. J'ai été à bonne école, celle de la République que je ne répudie pas. Cette « gueuse » a du bon, malgré ses airs bonasses. Il ne faut pas trop se moquer, il faut critiquer, toujours prendre la démocratie au mot. Il n'y a jamais assez de démocratie. La démocratie crève quand elle s'endort sur ses lauriers. Il faut être plus démocrate que les démocrates, c'est l'évidence que

je retiens, celle qui s'est imposée à moi au contact des petits chefs, en compagnie des « chefaillons » de tous poils que j'ai dû côtoyer, bien que j'en avais, des années durant.

Leur compagnie m'a été profitable sur un point au moins : j'ai appris à haïr l'autorité, toutes les autorités, tout en en reconnaissant l'utilité, car, tout de même, bon nombre de gens, jeunes et moins jeunes, ont besoin d'être « encadrés », guidés même sur la voie du salut, diront les bonnes âmes. Je n'en suis pas une. Je ne partage pas leur souci, même s'il est louable. Mettre des jeunes sur la bonne voie ou la voie du salut, ça n'est pas mon affaire ; je le dis fortement, j'ai mieux à faire.

Je respecte ceux qui œuvrent en ce sens, je ne les méprise pas ; je le répète : ils ont leur utilité, mais ça s'arrête là. Qu'on ne me demande pas de les admirer ! L'autorité, je n'en ai pas besoin : je suis à moi seul l'autorité. Je respecte les lois en vigueur, je ne ferais pas de mal à une mouche. Qu'on me laisse en paix vaquer à mes occupations ! Qu'on ne vienne surtout pas me donner des leçons de vie et de morale, car alors je deviendrais violent, en paroles au moins !

Comme tout le monde, je suis de mon temps, mais contre lui. Mon attitude ne variera pas ; je ne m'assagirai jamais en cette matière, c'est trop grave. Ce serait comme abdiquer ma souveraineté. La souveraineté... Tout le monde la porte en soi, mais elle a mauvaise presse, par les temps qui courent, au plus pressé, naturellement. Mais vous savez cela, aussi bien que moi. Je n'ai rien à vous apprendre. On le sait de source sûre, pour l'avoir vécu : la liberté est à prendre ou à laisser ; j'ai décidé, tout jeune déjà, d'autorité, de la prendre, et même de prendre des libertés avec elle, vaille que vaille...

Parfois

Nette et précise, parfois, la phrase.

Parfaitement dessinée et dessinant d'emblée déjà un horizon de connivences abruptes qu'il importe de déchiffrer au plus vite en suivant l'infini des suggestions qui la font trembler dans la pâte encore molle des mots qui bientôt vont durcir le ton, pour une bonne fois se faire entendre.

Quelquefois, c'est tout le contraire : un brouillard de mots, presque une bouillie sonore qui ne retentit pas : du sens qui n'a pas encore tout à fait fondu dans rien qu'un moule encore, là, dans l'esprit qui s'attarde.

Incomplète, bâclée, ramassée sur un essentiel qui n'attend pas, phrase en germe qui trotte dans la tête ou bien tout à l'opposé gemme sortie toute taillée du cerveau-orfèvre, c'est selon...

Selon l'humeur du temps, selon l'urgence qui se hâte en nous ou bien prend ses quartiers d'hiver, là, dans les champs de neige immaculée.

Envie de marcher dans cette poudreuse qui mange les genoux. Marche harassante mais joyeuse, épuisante mais sereine au bout.

Lourde la bouche, parfois.

Parfois seulement.

L'arc de vie

Il avait plusieurs cordes à son arc de vie.

Quand il les faisait vibrer, c'est un appel heureux, il se sentait partir en voyage pour des terres inconnues, son seul souci étant alors de maintenir les vibrations le plus longtemps possible en un long vibrato appris à l'école hendrixienne.

Sa prose, musicale en son essence, avait tout d'une variation sur un thème inconnu de lui qui se dessinait au fur et à mesure qu'il avançait dans l'expression pure et simple des harmoniques qu'il tirait de quelques fondamentaux appris à l'école de la vie : l'amour, la mort, la perte, le désir, le bleu du ciel, la forêt, l'exil, la mer, son pays natal...

Le trop à dire était exaltant, il l'incitait à toujours reprendre l'aventure là où il l'avait laissée.

Au fil des pages défilaient tant et tant de suggestions qu'à peine achevé un texte, à nouveau, était en gestation, gestation plus ou moins longue, plus ou moins heureuse selon les circonstances de sa vie qui rythmait sa prose en poésie, comme il l'appelait.

Il faisait cette expérience : la gestation d'un texte ne précédait pas l'acte de naissance d'un texte, mais à l'inverse, elle accompagnait le poème jusqu'à sa demeure de lumière. Son texte naissait au fur et à mesure sous ses doigts, la gestation n'était achevée qu'une fois le poème achevé...

Le liquide séminal de cette entreprise, c'était un complexe d'émotions et de sentiments, d'actions désirées et d'attentes, chaque élément interagissant avec les autres : ce n'était pas une série préprogrammée à la manière d'un code génétique.

Il préférait parler de code générique pour décrire cette sensation d'enroulement qui le prenait quand il commençait de dérouler le fil rouge de sa pensée en miettes.

Trois temps, en somme, dans le même temps, et de ce rythme ternaire - l'émiettement, l'enroulement et le déroulement - naissait un texte en gestation...

La matrice de ses textes, c'était lui tout entier, qui les portait à *termes*.

Il était prolifique !

Singulier accord d'un corps exposé et d'une pensée souple, avec pour unique désir, le goût de bien faire et le désir du désir...

La plage blanche

Il n'est pas dans le secret des lieux, il ne tient pas à l'être, ce serait trop dur, ce serait comme marcher dans un temple vide de dieux, une église où retentirait le chant stérile de la voix blanche d'un prêtre malingre, l'expérience d'un vide ahurissant, un regard malsain porté sur ce qui demande à être oublié pour pouvoir seulement penser à demain, sans envahir sa vie avec des images d'un autre temps.

Les dieux, les lieux, longtemps, longtemps, ils auront conversé dans la parole des hommes. C'était dans d'autres lieux, d'autres temps qu'ici et maintenant.

La page blanche lui tient de plage, il y entend la houle odorante des mots qui s'appuient sur son épaule pour lui murmurer des mots d'amitié.

Son amitié, il la confie au vent, à l'éphémère, à la plastique élastique et fébrile d'un sourire indélébile, à une femme aussi, la plus qu'amie, la femme de sa vie rêveuse.

Elle passe devant les mots, un large sourire aux lèvres, et les mots la saluent, l'odorante, la féconde, la parfumée.

Le ressac des mots s'enchaîne sans jamais enchaîner, sans jamais se déchaîner. Les mots libèrent une odeur forte de varech tout frais.

Les pieds nus dans le sable humide, elle imprime sa marque sur la plage blanche, et les vagues moutonnent alentour avant de venir lui lécher les pieds.

Un doux chatouillis lui taquine les pieds, un frisson lui monte le long de l'échine. Elle va prendre son élan, se jeter à l'eau, battre l'eau avec ses bras et crier de joie, parce qu'il est là, tout près, le lieu unique, partout présent sur la plage blanche où le salut à elle adressé par les mots l'invite à imprimer sa propre marque sur la page blanche de son amour à écrire au jour le jour, dans la fraîcheur humide d'un désir qui vient à sa rencontre toujours, à travers des mots

pour le dire, des baisers pour l'appuyer, des caresses pour la faire vivre, des étreintes pour la griser, là, dans le lieu des lieux, dans cet entre deux qui n'appartient qu'à leur amour.

Au fil du temps...

Toute grande pensée marque un temps d'arrêt dans la pensée. Pensée en compagnie de laquelle il est nécessaire de s'arrêter pour cheminer.

Le chemin de pensée - Denkweg - ou la pensée en chemin. Pas à pas se dessine une destinée à laquelle on ne se destine pas, car le chemin déjoue toutes les espérances comme il se joue d'un trop facile désespoir.

Toute grande pensée ...

La dire grande, c'est déjà la figer. On n'a jamais parlé de petites pensées, mais de pensées mesquines, triviales, anodines, insignifiantes. Or, toute pensée, même la plus folle - mais qui en jugera ? - est significative.

On le voit à l'œuvre dans cette phrase même : penser quelque peu équivaut à relier par le verbe être ce qui ne va pas de soi : c'est la levée d'une évidence comme on relève une tombe.

Le propre de l'évidence, c'est de passer inaperçu : formuler une évidence, c'est s'exposer à la raillerie : on enfonce une porte ouverte, mais les railleurs ne se demandent pas sur quel monde donne cette porte ouverte.

C'est qu'en fait, personne n'avait vu la porte, avant qu'elle ne fût enfoncée, ce que refusent d'admettre les railleurs, comme ils se refusent obstinément à entrer dans le nouvel espace ainsi révélé.

Il n'est pas sûr, dans le monde changeant dans lequel nous vivons, que parler en termes d'être et de qualités soit le meilleur moyen de penser non pas les différences auxquelles s'adosent *les identités de fortune* - la part injuste de la distribution aléatoire des qualités reconnues aux uns et aux autres, les personnes, les peuples, les systèmes économiques ou de pensée - mais bel et bien ce qui pose problème invisiblement - l'évidence sourde et lourde qu'il faut soulever en la poussant telle une porte que l'on fait tourner sur ses gonds pour entrer dans un monde qui, pour n'être pas nouveau, n'en est pas moins étrange.

Penser la justice, tâche suprême de la pensée. Qu'est-ce en effet qui est juste ? Cet enfant, né aveugle, n'a pas mérité le sort qui lui est jeté par Dame Nature. Il faut des coupables : on enquête sur le passé biologique de ses parents, on y découvre un facteur risque qui s'est actualisé. La génétique décrit en termes objectifs une transmission par les parents des maladies dites héréditaires, elle reste incapable de dire pourquoi la maladie-malédiction tombe sur tel ou tel. Elle approche le réel dans un mélange de déterminisme et d'aléa.

Etrange à plus d'un titre : le qualifier d'étrange est une commodité de langage propre à la pensée de l'être qui s'interdit toute *interférence*, toute possibilité, en d'autres termes, de parler en ne figeant pas les uns et les autres dans des qualités isolées les unes des autres sujettes au changement.

Ce que pointe le mot *interférence*, c'est l'entre-deux inassignable, et qui, comme tel, échappe à la pensée qualifiante. L'interférence, en électronique, est un phénomène parasite qui gêne la communication, or, c'est la communication qu'il s'agit de pensée comme phénomène essentiel sans essence.

La levée des contraires dans leur exaltation mimétique... Le gris aime le noir qui penche vers le blanc qui incline vers le noir... Indécision délicieuse, amoureuse de l'entre-deux inassignable. Et pourtant, le gris existe bel et bien. En faire du noir qui vire au blanc ne mène à rien. Le gris du ciel est cette promesse d'éclaircie qui appelle la lumière, et une fois la lumière restaurée dans son plein jeu, le marcheur constate que la lumière est changeante, que la lumière, en soi, n'existe pas, qu'elle ne se donne à lui que changeante.

A la levée, il faut substituer, la poussée, la germination ou la floraison. Le plus émouvant, peut-être, c'est la fleur solitaire « *qui fleurit en pauvre lieu* » (Hölderlin).

Sorte de miracle : en effet, le sol nourricier, si pauvre, n'a pas empêché, sous un climat rude, battu par les vents, le froid ou l'extrême chaleur, l'apparition de la plante qui met en évidence l'inhospitalité du lieu au moment même où celle-ci, de par son existence, en nie les effets, tout en saluant sa propre existence à travers le regard de qui la perçoit.

Phrase difficile, je l'admets, qui procède par raccourci logique, comme pour mieux être tentée de dire le flottement des contraires, leur indécision souveraine dans l'amalgame de leurs effets immédiats. La fleur est un résultat, elle engage la pensée sur la voie d'une tristesse qui incline à la joie, elle donne à penser le courage, la ténacité, la persévérance non pas dans l'être, mais la volonté de vivre, en tirant le meilleur parti de l'hostilité et de l'adversité de ce qui environne.

En dépit de tout, la fleur a poussé. En dépit de l'hostilité des éléments, malgré la rudesse extrême du climat, quelque chose a eu lieu, rendu possible par la rencontre d'une graine et d'un lieu. On dira que la plante s'est adaptée, qu'elle a su profiter d'une pluie rare, là en plein désert, pluie bienfaisante que la graine a attendue pendant des années peut-être.

Ainsi s'affirme le probable de la vie. La vie n'est que probable, elle fait ses preuves constamment, là, dans des lieux qui ne lui sont pas favorables. Tout ceci, pour mettre en évidence que le possible de l'apparition ne repose pas que sur la rencontre de la fertilité d'un sol et de la fécondité d'une graine, mais bien qu'il faut penser ce *malgré tout* qui anime la vie même dans les contrées les plus inhospitalières.

L'interférence n'est pas un concept, tout au plus une manière de percevoir la perception de ce qui nous arrive, en tous lieux, en tous temps, quand quelque chose apparaît que rien ne laissait prévoir, quand l'improbable s'est mué en possible pour devenir réel.

Ainsi, de la caresse, ce passage qui se cherche, qui se trouve, se perd en se trouvant pour mieux se retrouver perdu encore à la recherche de sa quête possible du corps aimé.

On ne touche pas une caresse, mais elle est bien réelle.

Le corps aimé se cherche et se trouve à travers la caresse voyageuse.

La caresse est approche lente du corps aimé, tâtonnement perfectible et délicieux dans la patience d'aimer.

Un temps perdu de vue, le corps décide de s'arrimer à lui-même, il se réapproprie sa part rendue invisible à force d'être niée, celle du frisson et du plaisir qu'il redevient sous la main qui le caresse à l'envi avec son consentement.

La caresse triste, c'est celle qui est proposée par celui ou celle qui ne veut pas être caressé en retour ou à son tour. Pièdre pendant consolatoire du devoir conjugal...

Maintenir à distance une personne en la caressant, voilà une singulière perversion de l'approche libre du corps aimant.

La parole comme expression n'exprime que ce que le locuteur veut bien transmettre.

L'impensé, l'inavouable, le non-dit et le lapsus bordent toute parole en proportion variable.

Principe élémentaire de prudence : ne pas affirmer trop vite, de peur de dire une bêtise, de peur de s'engager sur une voie dangereuse, de même qu'il faut réfléchir avant d'agir, à cette nuance près qu'avec la parole la prudence est involontaire, constitutive qu'elle est de l'être parlant qui, s'il cédait au *vertige du tout dire tout de suite* s'empêtrerait dans une logorrhée suffocante.

La recherche du souffle

D'une question, il tenterait - serait tenté - de dégager quelque aperçu original, non peut-être pour être original et ainsi se distinguer, non peut-être pour faire œuvre originale et pouvoir ainsi afficher « une solitude glorieuse » qui lui vaudrait une sorte d'unanimité, unanimité qui ruinerait aussitôt son propos tombé sous la loi commune, et ainsi tombé, devenu lieu commun partagé par tous, mais bien plutôt pour tenter d'être lui-même jusqu'au bout, pour voir et sentir « ce que ça donne », avec le secret espoir chevillé au corps, de changer la donne de sa vie en s'appliquant à réfléchir à des questions originales sur un mode original ou bien à des questions banales, rencontrées pour ainsi dire par tout un chacun, mais traitées de manière inédite au moins, voire aboutissant à des réponses qui l'étonneraient d'abord lui-même.

Cette démarche, il lui avait donnée un nom : *l'origibanalité*.

Les oripeaux de l'originalité - le vêtement parfois, la posture, les prises de positions scandaleuses - comptent souvent plus que la teneur énigmatique et difficile d'une œuvre...

La gloire se fait d'abord sur une œuvre, puis sur un nom, mais il arrive que, le temps passant, après la mort de l'auteur, l'œuvre qui est sienne soit méconnue et son nom très connu. C'est monnaie courante sur le marché culturel, ce grand bazar à idées.

Aussi loin qu'il remontait, il n'avait désiré qu'une chose : vivre, c'est-à-dire très précisément - mais confusément longtemps, sans jamais se le dire explicitement - se sentir vivant en se sentant appartenir à quelque chose de plus grand que lui qu'il avait en partage avec les autres êtres vivants, et ainsi participer à une vérité, à une ouverture données à tous les êtres humains où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent.

L'originalité pour l'originalité, décidemment non, à cause de l'existence en commun. La singularité de sa démarche - le refus de l'originalité à tout prix - trouvait son origine dans sa singularité.

Il se gardait de confondre singularité et originalité...

A l'origine de sa vie, un fait banal : sa naissance, une parmi tant d'autres. Une naissance désirée par ses deux parents, et puis une prime enfance heureuse...

Dès le début - mais il ne le saurait que bien plus tard, en y repensant - les jalons de sa vie avaient été posés : la condition sociale de ses parents, leur histoire familiale dans le siècle : une enfance passée sous l'Occupation, une adolescence difficile au sortir de la guerre, une maigre formation intellectuelle et professionnelle, le manque d'ambition, la vie au jour le jour dans les premières années de jeunes ouvriers sans le sou...

L'école apparaît dans son souvenir comme un lieu ambigu : ce fut le lieu des premiers enthousiasmes, hormis ceux vécus plus tôt dans l'étonnement d'exister sur terre, au milieu des fleurs et des arbres d'un grand jardin. Il eut cette chance en effet de passer ses premières années dans une maison avec un grand jardin. La maison louée par ses parents, dénuée du confort moderne, donnait par chance sur un potager et un verger qui furent ses premiers terrains de jeu, tandis que pour ses parents ils fournissaient fruits et légumes une partie de l'année, ce qui était bien appréciable dans les premières années qui furent des années de vache maigre. Il se souvient de la rigueur des hivers secs et neigeux, des été torrides qu'il a vécus dans la joie de vivre, les jeux tout simples avec la neige, la terre et les animaux du jardin, les rats boudots capturés vivants pas son père, les mouches et les vers de terre, les escargots et les limaces avec lesquels il « faisait nez-nez », comme il disait alors dans son jargon d'enfant. L'école, donc : l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, essentiellement, grands vecteurs de liberté, de rêves, et le vertige, très tôt, du souffle : la parole comme souffle, avant même le sens. L'école aussi comme le lieu de reproduction des inégalités sociales, à cause du peu d'ambition nourrie pas ses maîtres pour lui et ses camarades de classe... Il ne l'a su que plus tard, mais il a senti tout jeune, vers neuf ou dix ans, que l'époque « n'était plus aux mots », mais aux chiffres, et il en a conçu un grand dépit : il s'est senti minoré, il a senti que les mots comptaient peu, ne pesaient pas lourds, et il trouvait ça injuste et bête. Il a grandi dans les mots, ceux de ses parents et de ses grands-parents d'abord, de ses livres de lecture ensuite, dès qu'il a su lire, et il a su lire très vite, sinon très tôt...

La vie a suivi son cours, avec son lot de joies et de peines, de chagrins et d'enthousiasmes. Très tôt, il a joué avec les mots, cette pâte sonore. Il baragouinait, il parlait charabia tout petit dans le jardin, en tentant d'imiter le parler des ouvriers d'un chantier tout proche. Ces ouvriers étaient pour la plupart étrangers, ils parlaient espagnol, portugais ou bien arabe ou encore italien, il ne sait pas trop. Toujours est-il qu'il a aimé les entendre, alors il s'est grisé de mots inconnus, dénués de sens, jusqu'au vertige.

Plus tard, bien plus tard, il a retrouvé cette sensation d'ivresse en lisant de la poésie. Il cherchait, il a toujours cherché le souffle, avant même le sens. Le sens, il est porté par le souffle, et précédé par lui. Les mots ont fait leur chemin en lui, il a beaucoup lu, à haute voix ou en silence, pendant des années, la lecture a été son occupation favorite avec les balades en forêt et les parties de pêche en compagnie de son père. La gardienne des mots, c'était sa mère, la patience et l'écoute mêmes. Elle parlait peu, mais toujours avec force. Elle l'a

beaucoup marqué par sa malice, sa gentillesse, ses airs de ne pas y toucher, son humour décapant, son sourire, son courage aussi.

Oui, les mots ont fait leur chemin jusqu'à lui, et puis en lui et à travers lui. Un jour, ils sont devenus ses compagnons de route, il a voulu les écrire...

Il écrit, et encore et toujours, il cherche le souffle. En écrivant, il fait pour ainsi la somme de tout ce qu'il a vécu au gré du temps : les premiers mots entendus de la bouche de ses parents, devenus les siens et qu'il déformait parce qu'il entendait mal, la découverte des langues plus étranges qu'étrangères dans sa prime enfance, vers quatre ou cinq ans, l'apprentissage, ensuite, à l'école, de la lecture et de l'écriture en français et puis, au collège, la découverte de la langue allemande qui avait été la langue de culture de sa grand-mère et de sa mère, la poésie, enfin, à quatorze ans...

Depuis lors, il mélange tous les temps, comme dans ce texte, tantôt écrit au passé, tantôt écrit au présent.

Quoi qu'il écrive, il recherche une présence réconfortante qu'il a perdue. Elle n'est plus que dans les mots écrits et les mots échangés. Souvent, il s'en veut de parler, il réprime une prise de parole trop facile, il se dit qu'il vaut mieux écouter. Ca le distrait de lui-même, il est vrai, et ce n'est pas négligeable, mais surtout c'est sa manière à lui de laisser aux autres une place qu'il ne veut pas occuper seul.

Il serait bien en peine de dire ce qui l'attend, mais il sait ce qu'il attend... Il vit seul. Pour un bavard, c'est une situation délicate. Il s'approche de quelques êtres, doucement, il aime les écouter, leur parler aussi. Il a cette chance : une femme lui parle et l'écoute, elle est loin, mais sa parole est un souffle réconfortant. Elle lui insuffle une grande énergie, il tente d'en faire autant. Il y a des hauts et des bas. La solitude pèse, l'isolement plutôt, mais c'est la chance à court terme pour longtemps sans doute : fort de cette solitude forcée, un seul choix s'impose à lui pour ne pas s'étioler : lire, écrire, parler et écouter, encore et toujours.

C'est la recherche du souffle qui continue, celui qui porte la vie plus grande que lui, avec devant lui l'inconnu et aussi l'incertitude de l'avenir.

Ecrire en 2010

Ecrire pour compenser, compenser une perte, un deuil, une absence, une vie étroite. Ecrire, céder au mouvement d'écrire qui ouvre sur une vie autre, une vie rêvée, entrevue, désirée.

Ou bien écrire pour voir où ça mène.

L'écriture ne mène qu'à l'écriture, une fois que celui qui écrit a su se délester de tout besoin de compensation. Ecrire, alors, c'est écrire pour écrire. Demeure néanmoins le désir de se faire du bien et de faire du bien en écrivant, mais à qui ?

A qui veut bien nous lire. Ecrire n'engage à rien, lire non plus. On lit, on s'émeut ou non, on oublie. Ou bien alors, c'est le contraire : écrire engage sur la voie de l'engagement, jamais assez complet, toujours à poursuivre, d'œuvre en œuvre...

Le mouvement d'écrire n'engage que sur la voie étroite d'écrire, peut devenir un mode de vie, une solitude assumée assurée d'être toujours incomplète tant que l'écrit est lu, tant que l'écrit s'adresse à qui veut le lire, quel que soit le lecteur.

C'est pour un homme parfois une lectrice assidue et fine, si fine qu'elle perçoit les moindres soubresauts de l'âme de l'homme qui écrit. L'âme, c'est aussi bien le corps qui respire, une vie en situation, une liberté qui se dit et se dicte à elle-même des paroles qui engagent le passé.

C'est parfois une femme qui trouve en l'homme qui écrit des raisons d'écrire à son tour, comme autant de raisons d'espérer en l'écriture qui touche l'âme de l'homme, l'émoustille ou l'émeut, c'est selon, ça dépend de la nature du texte écrit, du but recherché par la femme qui écrit.

Il faut beaucoup de passé pour faire un avenir d'écriture. L'écriture passe son temps à contredire le présent...

Ecrire, écrire pour contrer la solitude en lui faisant face, et lui faisant face s'apercevoir qu'on n'est pas si seul que ça, mais seul tout de même dans le parcours d'écriture.

Ecrire pour ouvrir une voie, élargir la vie.

Ecrire comme le mouvement même d'attendre : attendre la vie, attendre d'être publié, attendre la reconnaissance qui résonne comme une seconde naissance dans une vie vouée à l'écriture vitale.

Vitale, l'écriture, mais pas la vie, pas toute la vie, sauf à mourir en écrivant.

Ecrire pour louer la vie, la chanter, la magnifier, malgré la hideur, malgré la solitude sordide qui habite le monde.

Ecrire pour « trouver des hommes », écrire pour toucher le cœur d'une femme ou d'un homme, écrire pour s'émouvoir, écrire « pour abrégé le temps », écrire pour crier, écrire pour ne pas crier, écrire pour ce que vous voudrez.

« *L'acte est vierge, même répété.* »

René Char

A la charnière de tes mots, si ça grince, ne t'alarme pas, c'est du pur bonheur qui cherche la note *juste*.

L'argumenteur, je ne connais que trop son multiple visage. Tel dit : « *Je suis comme ça, je n'y peux rien.* », tel autre déclare plus subtilement, s'appuyant sur une donnée de science *déplacée* : « *C'est génétique.* », tel autre encore s'accable de tous les maux pour justifier ses petits manquements, appelant ainsi la contradiction indulgente...

Autant de visages, autant de masques à arracher violemment, pour leur faire retrouver la nudité première qui fut la leur, même si elle ne s'est jamais révélée, pervertie qu'elle fut, d'emblée, dans le temps hors temps de l'éducation subie plutôt que reçue, par la douceur égoïste de vivre...

De certains visages se tenir à l'écart, de peur de leur ressembler par contagion. La seule issue : leur tendre le miroir aimable de notre propre visage pour qu'ils voient *leur propre détresse* et acceptent, peut-être, de reconnaître la nôtre.

A mesure que tu avances, ta pensée *se resserre*. Cette sensation te rend heureux. Tu n'as alors qu'un désir : le communiquer, ce bonheur contagieux dont tu attends avidement qu'il te contamine à ton tour par retour du courrier.

Cette densité d'éclair dans le corps avenant de la femme que tu aimes et l'excitation sans heurt qui te prend, quand elle concentre tous ses charmes sous ta main...

La main baladeuse n'est licite que si, cueillant la fleur du temps, elle sait faire fleurir le chemin mutuel du plaisir.

La mémoire est une réserve de joies.

C'est la joie qui féconde la mémoire. Cette dernière aime la régularité des gestes qui donnent du bonheur.

Apprête-toi à plonger à corps perdu dans l'étroit chemin qu'elle seule a le pouvoir d'élargir sur ton passage ! Ses mains qui t'agrippent, te prennent sans que tu le demandes jamais, c'est du pur bonheur.

Tonifier le réel par défaut.

N'empruntez à la réalité que ce qui peut la rendre habitable. Le reste, tenez-le à distance et broyez-le dans vos rêves.

La fadeur du rêve... Laissons là cette chimère qui n'occupe que ceux qui ne rêvent plus.

Les cauchemars qui me visitent me tendent une perche gluante. Je refuse de la prendre et quand, surmontant ma répugnance, je finis par la saisir à pleines mains, je me réveille brutalement, le cœur battant, toute honte bue. Me voilà en face de ce nouveau moi-même que le cauchemar m'a fait entrevoir.

Avec les cauchemars, le pire est toujours sûr, c'est rassurant. On touche le fond, le réveil ne peut que nous faire respirer *l'air libre*.

La prison est intérieure, c'est ce que dit le cauchemar. La clef pend à l'extérieur.

Je porte en moi une somme *aigüe* de paysages.

L'ardeur du soleil n'est jamais parvenue à éteindre en moi la brûlure heureuse du Verbe.

A toi, à toi, ma femme épousée devant la vie, je cite à plaisir cette phrase tonique : « *Tout ce qui entrave la lucidité et ralentit la confiance est banni d'ici. Nous nous sommes une fois pour toutes épousés devant l'essentiel.* »

Avec de tels amis au cœur, la route, toute la route est pour soi, quels que soient les embûches et le but poursuivi.

Il m'est donné de vivre ce petit miracle : L'intensité de la durée m'est donnée dans l'instant de défaillir, par amour doucement retardé, avant la déflagration, le lâcher tout vital d'instant de bonheur vécus avec toi et en toi, pour moi et pour toi.

Instamment répondre à cette requête silencieuse qui sait foudroyer celle qui sait s'y perdre sans peur : « *Donne-moi ton plaisir en te donnant du plaisir avec moi !* »

De requête en conquête, aller à son risque, le sourire aux lèvres, la bouche encore pleine de mots allègres...

Au matin se lève en toi la grande affirmation.

Le soir venu, toute action brûlée, t'étendre aux côtés de la femme de ta vie et lui donner ta fraîcheur de jeune homme, la manne céleste de ta maturité, la sagesse de ta vieillesse.

A ses côtés, puis en elle, lui faire cette offrande majeure : de toute ton âme accueillir dans tout son corps le don de soi qu'elle te fait.

Elle seule rend possible ce miracle mutuel : le don de soi qui mue instantanément en don à soi, dans l'espace élargi du cœur, tout égoïsme banni, toute chance bue.

A ceux qui s'aiment, le silence n'est pas de mise.

Tout mot que l'on choisit de taire ne l'est que pour ne pas tuer cette réserve de silences qui réverbère l'écho de notre amour bavard qui rayonne sans arrogance.

Les gestes en exil, les mains roides qui se cherchent un corps, l'atonie amoureuse, le sourire machinal, les petites attentions, la main effleurée plutôt que tenue, les manifestations publiques de tendresse, tout cela, et plus encore que les mots n'approchent pas, tout cela est volatilisé en ta présence, mon amour, pour peu que ta conscience et ta confiance acceptent de se réconcilier, figures de pensée qui frémissent et se trouvent un corps, le tien, étreint par ton émotion, toi toute entière enfin, avide de me rejoindre au sommet de cette colline douce qui monte en nous à la faveur d'un baiser tendre.

Ce qui est à moi est à toi, augmenté de toi, mon amour.

J'ai de tout temps espéré un temps autre, qui ne fût ni cyclique ni rectiligne. Je l'ai trouvé dans la compagnie hasardeuse, puis heureuse de ton corps.

Je n'ai pas peur, explique qui pourra.

Sans doute ai-je eu la chance de naître et de grandir sous des regards aimants qui m'ont aimanté. Je n'ai, ce faisant, qu'une ambition : donner à mon tour cette confiance en soi à qui

ne s'aime pas, se juge indigne de moi et tend de toutes ses faibles forces vers l'asymptote glaciale de la fuite.

Le jardin n'est pas grand. Une noble haie de cyprès barre la hargne du vent. Sur la petite terrasse, deux chaises longues parallèles et quatre chaises en fer forgé posées autour d'une table ronde en bois. Sur la table, un livre ancien ouvert, laissé là. Le titre est caché, les mots attendent que leur lecteur les éveille.

Dans la chambre haute qui donne sur la mer, une femme nue chantonne.

L'appel

Se reconnaître dans un texte, s'y plaire, aimer le rythme, la scansion d'un Dire, tout cela, c'est apprécier un choix fait, choix de mots, d'idées et de vie.

L'enchaînement impeccable des phrases dessinent un destin, on aimerait le croire. Mais le texte est aussi bien un appel, et rien ne garantit la faveur de la réponse aimable, aimante : l'accord est rare, l'indifférence le lot quotidien.

En effet, appeler, c'est comme parler au désert, c'est d'emblée savoir qu'il n'y aura peut-être pas de réponse satisfaisante, que tout au plus le lecteur restera confiné dans une satisfaction esthétique qui ne satisfait pas.

C'est vrai, en appelant, on ne force personne, on fait appel à la bonne volonté, à la chance aussi, et la dispersion, la dissémination de la bonne volonté affadissent la force de l'appel, la noie dans les mille et une sollicitations contradictoires des uns et des autres qui réclament leur pitance, font valoir leurs droits brutalement ou en boudant.

L'appel a cette force et cette faiblesse qu'il est sans droit, qu'il veut ignorer la socialité, l'assise tranquille de ceux et de celles qui contractualisent toutes les relations humaines pour s'assurer des lendemains qui chantent.

Les prophètes prênaient l'arrachement, stigmatisaient le laisser-aller des mœurs, appuyés qu'ils étaient sur la haute parole du Très-Haut. L'écrivain, quant à lui, n'est ni un prophète ni un propriétaire, il ne jouit d'aucune autorité tirée du sacro-saint droit ni de la parole de Dieu, il est seul, et l'appel qu'il lance reste sans réponse le plus souvent.

L'appel du pied est le plus discret. Par la légèreté d'une histoire, si terrible soit-elle, c'est le monde qui est montré et visé. On donne à voir et à entendre, à comprendre et à s'émouvoir. On s'attire ainsi la reconnaissance, le merci sincère qui n'engagent à rien.

Découper la vie en tranches, voilà ce qui est refusé. C'est ce refus qui dérange. C'est vrai, le texte n'offre aucune solution. Au fond de lui, quand il excède le pur esthétisme, quand il est appel à quitter la demeure, il rejoint le mouvement d'Abraham qui a brisé les idoles, sauf une, pour faire croire à son frère que c'est l'idole restante qui a brisé toutes les autres... Mais le frère n'est pas dupe et Abraham le sait : il lui faut partir à la recherche de la Terre Promise. Il emmène avec lui sa famille et son troupeau, il n'est pas totalement seul, même si Dieu ne s'adresse qu'à lui.

L'écrivain digne de ce nom est dans la situation de Dieu qui s'adresse à Abraham et il est en même temps Abraham. Sa parole n'est pas magique, sa main ne fait pas couler l'eau dans le désert de l'existence : il sait de source sûre que la seule transcendance qui vaille en ce monde, c'est autrui, libre et fier, mais aussi piégé dans le culte des petites idoles qui assurent son bien-être : routine, confort matériel, tendresse assurée, toutes choses qui n'ont rien de négligeable et que l'on est en droit de préférer à l'appel sans droit...

Le mouvement de lire

Lire pour retenir ? Pour accumuler des connaissances, acquérir une certaine sagesse, oui pourquoi pas, mais pas seulement...

Longtemps, j'ai eu la désagréable impression d'être « un panier percé », je ne retenais rien, et puis, le temps passant, je me suis découvert comme traversé par des images, des phrases entières, une ambiance aussi qui perdurait en moi, aisée à retrouver en me plongeant dans le livre qui l'avait initialement suscitée.

C'est ainsi que de lecture en lecture je me suis constitué un passé de lectures, un terreau, une matière malléable et riche, portée par une mémoire dédoublée : à la fois capacité de repenser précisément à tel ou tel passage particulièrement frappant, mais aussi survivance d'un complexe de pensées informulées, abandonnées aussitôt qu'esquissées, sortes de chrysalides en attente de croissance, ressenties comme une réserve infinie de prises de parole et de position, empruntées ou prêtées à l'auteur, difficile d'en décider, sauf dans l'écriture qui, au moment voulu, prend le relai de la lecture et fait naître un nouvel auteur qui parle alors en son nom propre.

Réminiscences et références, donc, combinées ou alternées pour rendre justice, après coup, à ce qui passe dans la lecture même : un miroitement de figures de pensées qui frayent avec des figures de style pour porter à l'existence des personnages et des scènes, des paysages et des lieux.

Penser, réfléchir alors, signifie rebondir sur des pensées « anciennes » à peine effleurées lors de la lecture initiale. On réalise en quelque sorte leur « potentiel d'émotions et d'images », tout en découvrant ceci, de décisif : l'inattendu, l'imprévisible, l'au-delà du possible, « l'avenir, jamais assez avenir » (Levinas). C'est en cela que la lecture s'apparente à une caresse... Comment retenir ce qui nous entraîne ? On ne saisit pas le mouvement, on est saisi par lui, transi, traversé, puis habité.

Lire, c'est tomber en arrêt devant la profondeur de la pensée d'autrui, c'est, dans le même temps, prendre son élan, pour, de bond en bond par-dessus l'abîme du texte, s'élever au-dessus de l'abîme qui se recrée constamment, sans lasser la patience du lecteur tenace amoureux de la difficulté ou grisé par l'aisance verbale d'un auteur lumineux qui rend facile d'accès les phénomènes les plus complexes, tels Michel Serres ou Gaston Bachelard.

La pensée du livre est mise en abyme dans la pensée du lecteur par le mouvement même de lire et cette dernière se découvre dans la pensée de l'auteur, elle en constitue l'illustration vivante, la continuation, *l'aventure inédite*. La mise en abyme, ainsi, est réciproque : le lecteur gagne en hauteur et en profondeur, en faisant don à l'auteur de sa propre profondeur. L'épiphanie du sens n'a lieu que là : dans la rencontre au sommet de deux pensées qui

s'approfondissent mutuellement. Lire, c'est trouver chez autrui - chez l'auteur qui fait autorité - ce que l'on a soi-même pensé ou vécu, vécu en le pensant, en compagnie de l'auteur, c'est ainsi aller vers autrui en se sentant confirmé dans son être, mais augmenté, exhaussé par la pensée d'autrui qui a enrichi la nôtre.

La lecture dessine une amitié.

L'écrit vivant

Cet auteur n'étoffait ses personnages que pour mieux les étouffer.

Il prenait un malin plaisir à voir la vie luxuriante fleurir et *déborder* dans le jardin de son imagination, pour ensuite encore et toujours, la mieux flétrir, la conspuer, lui faire honte, la dégrader jusqu'à la rendre méconnaissable, en faisant passer sur son été le vent infernal de sa mauvaise humeur chronique.

C'était d'ailleurs des chroniques qu'il écrivait, car il avait le souffle court, et d'anecdotes en anecdotes puisées dans la vie épuisée de tous les jours, dans l'actualité la plus échevelée qui fût, la plus sordide aussi, et la plus éculée, mais aussi, avec une jubilation franchement mauvaise, dans les tribulations de son imagination vouée à la mauvaise digestion du passé, au ressassement, à la fausse indifférence à l'égard de ce qui est beau, jeune ou vieux, mais vivant et vibrant, c'était là, dans ce fatras malodorant et suave qu'il était à son zénith et au faite de sa gloire.

Il ne vivait que pour tuer.

Il ne donnait de l'espoir que pour décevoir.

Il ne donnait la vie que pour l'enlever, la soustraire, la rabaisser, l'humilier, la gâcher.

C'était un enfant capricieux, tenu à l'écart des choses de la vie et qui, dans le for intérieur de son imagination perverse, se faisait fort de les faire goûter aux autres pour mieux les en frustrer.

La était la faute capitale : dans le fait qu'il se servait des mots de la vie pour flétrir la vie au lieu de la pétrir et de la vie des mots pour corrompre un bonheur de langage, en communiquant des images heureuses, afin, une fois fait, d'imposer le spectacle de leur destruction, comme un enfant en rage détruit ses plus beaux jouets.

Un tel homme qui vous tend la main pour le plaisir de vous la refuser, ne le saluez pas, n'achetez pas ses livres, ne gâchez pas votre joie de vivre en compagnie de ce pisse-copie, passez votre chemin, aller à votre risque, nu et désarmé, avec votre amour au cœur et votre joie de vivre, ne vous en laissez pas conter, contez vos histoires à vous, si dures soient-elles, mais jamais déprimantes, jamais complaisantes, jamais lassantes, et vivez, vivez, écri-vivez toujours par amour.

Quelque part entre vivre et écrire...

Ici, la prude prudence n'est pas de mise, là jaillit la source de feu qui emporte tout sur son passage, tout sur son passage pour le cuire et le recuire, le fruit mûr d'avant la perte, d'avant le saut dans le vide, d'avant l'espérance vaine, d'avant le salut à peine esquissé, d'avant le piètre merci dit du bout des lèvres.

La force entraînante, au moment d'entraîner, forme un arc de lumière qu'illumine un rire du ciel. Flotte alors dans l'air saturé de bleu, longtemps après la rage inexpugnable de l'orage, l'arc en ciel insouciant que taquinent de trop rares nuages qui passent, majestueux, dans la mémoire des lieux, à portée des yeux éblouissants.

Les lèvres de l'aube, alors, embrasent le ciel rougeoyant.

C'est le matin. Toute la nuit, il a plu doucement. Le jardin est détrempe. Les brumes s'attardent à plaisir sur les coteaux ivres de vignes. Fenêtre ouverte, tu prends le temps de respirer l'odeur âcre des herbes humides.

Plus tard, beaucoup plus tard, dans un temps indéfini, un jour, un jour ou l'autre, quelque part, peut-être, dans le secret des lieux, loin, loin des dieux limpides dans tous les cas - c'est la seule certitude, vraiment la seule - avec toi dans le cœur, dans la peau, dans les yeux, dans un lit, je ne dirai plus rien que ça : « Je t'aime », rien que ça, avant de te parler de tout ce qui me traverse, quand je songe à toi, avant de t'écouter me dire tout ce qui te peine ou t'enchanté, tout ce qui fait ta vie, dans la simplicité des jours, ce sera mon sésame, ma formule magique, la parole enchantée, elle ouvrira indéfiniment sur un trésor à redécouvrir chaque jour, et ça retentira dans la douceur du matin, dans la lumière caressante du jour, dans la brise fraîche qui fera frissonner les rideaux de serge, dans le soir venu, dans la tombée de la nuit si légère, dans le sommeil même qui jase sous nos paupières, et là, oui, peut-être, dans une chambre, un pauvre lieu, une maison simple et toute droite, plus tard dans notre vie, bien plus tard, et quelque part, mais pas n'importe où, ici ou bien là, mais dans tous les cas là, tout près, dans la région du cœur, à l'est de tes mains, au sud de ton cœur à toi, mon amour.

On regardera vers le nord en se souriant, on n'aura pas froid. Il fera bien chaud sous les draps, dans les chambres, dans les fauteuils profonds, dans les livres que nous lisons, dans les films que nous aimerons, dans les replis de nos pensées fécondes, dans le partage des tâches et des soucis, à la cuisine, dans le bain, dans le matin calme, dans l'orage délicieux de nos caresses, dans l'oasis immense de notre tendresse, dans nos sourires.

Et rien d'obscur - je le devine, je le pressens - pour venir assourdir cet amour de toi qui te chatouille les lèvres.

La lumière est ta compagne des jours de pluie, qui ne te guide pas, elle annonce, elle pressent, dans un frémissement, la joie présente et future qui nous attend au détour d'une phrase, à la croisée de nos sourires, dans la combe de notre lit qui n'existe pas encore.

Un jour viendra, plus tard, beaucoup plus tard, où la vérité de ce qui s'expose et la franchise de ce qui se dit entre nous épouseront au grand jour ta sincérité toute de grâce vécue.

On dira merci à la vie, merci aux gens, merci au temps.

Toi l'affranchie, tu seras alors, dans un vertige parfois, l'insoumise, l'indépendante, la femme aimée, la femme aimante, le calme et la sérénité faites chair exposée, exposée à cette exposition qu'est la nudité faite chair.

Vertige alors de cette ronde, vertige de ce qui advient entre un homme et une femme, là, au plus près, dans deux corps enlacés, enlaçants, jamais lassés.

Les yeux fermés, à ton tour, quelque jour, tu me diras : « *Je t'aime* » avec la force de l'espérance, ça et là, ou bien encore là-bas, peut-être, dans un élan toujours, que ne précédera jamais que notre désir immense de bien vivre, ensemble, sans entrave, et libres comme l'air, à l'abri du besoin, de la misère, là-bas, peut-être, au sommet d'une colline imaginaire, dans une combe ensoleillée, au creux du bonheur toujours, du bonheur contre vents et marées, loin de la mer ou proche d'elle, comment savoir, je ne sais où pour l'heure, mais partout, partout où il fera bon vivre, quelque part entre vivre et écrire, entre rire et sourire, entre aimer et être aimé.

L'exode

Longtemps, j'ai été riche de ce que j'ignorais, d'une ignorance qui, pour ainsi dire, a voulu m'ignorer, mais n'y est pas parvenue.

Je sais maintenant que, par là, elle voulait me ménager, en différant une explication prématurée avec moi-même, explication qui m'eût empêché de vivre pleinement ce qui, en partie, en partie seulement, entravait en moi le mouvement de vivre.

Mouvement de vivre contrarié, certes, mais mouvement tout de même, éloigné autant qu'il se peut de la catatonie, que j'appelle, pour ma part, l'effondrement en soi-même.

Je songe au destin de Hölderlin qui écrivit un jour dans une lettre : « Je suis de pierre. » Echapper à ce destin, ce fut, très tôt dans ma vie, l'enjeu majeur de ce qu'il m'était donné de vivre au jour le jour ; une expérience qui aurait pu me conduire au moins aux confins de la « folie ». Me tenir quiet et coi, pour échapper à la parole des autres, une tentation longtemps récusée qui a fini par s'épuiser pour laisser la place, toute la place, au plaisir de vivre ici et maintenant, dans la compagnie de quelques-uns, et aussi, dans la solitude acceptée, revendiquée même, qui prépare en sourdine – quand ça parle en moi infiniment, dans une sorte de transe – la prise de parole décisive, prise de parole qui passe assurément par l'écriture d'abord, fixe ensuite une ligne de conduite dans un écrit déterminé, circonstancié (tout ce que j'écris jour après jour est le fruit des circonstances...) pour finalement trouver son contradicteur en la personne d'un lecteur ou d'une lectrice perplexe ou enthousiaste, qui dévore mes textes ou bien, au contraire, qui peine à lire cette prose abstraite où les mots se battent sans relâche pour gagner leur part d'existence.

Les mots et moi, on ne fait qu'un, même s'il m'arrive - presque toujours- de me séparer d'eux, de me désolidariser de leurs suggestions épuisantes, pour ainsi dire, en bout de course, comme à bout de souffle...

Ce que j'écris ? Un discours, un de plus, peut-être, où raison et déraison ne se côtoient pas. Je laisse béante la possibilité de sombrer dans l'abîme sans nom. Cet abîme n'est pas pour moi, et il n'existe pas en soi. Il n'existe et n'a existé que pour quelques êtres que la vie a détruits et dont, par chance, je ne suis pas. Mes textes sont à l'épreuve d'une discordance, qui est le fruit

d'un rapport à la pensée qui ne fait pas l'économie du passage obligé par les mots, ce qu'ils suggèrent, soit une infinité vertigineuse de possibles qu'il faut patiemment explorer pour ne pas sombrer en soi-même, ne pas s'effondrer, discordance, en somme, qui s'accorde bien avec ce que je suis au fond : une personne qui se cherche pour trouver ses semblables, tous ses semblables, innombrables, mais en nombre nécessairement fini dans l'expérience que je puis en avoir. C'est l'expérience de l'amitié, la traversée des périls dans la solitude partagée.

Je n'ai pas sombré, comme tant d'êtres chers qui se sont effondrés sur eux-mêmes. Pourtant, j'ai connu la nuit, la part nocturne dévolue à toute vie. C'est dans le jour, la lumière du jour, que pour moi se devait de résider l'énigme insondable que j'ai sondée jour après jour. Même dans l'oubli, les tracasseries quotidiennes, la fatigue et la lassitude, cette énigme demeure à l'horizon de ma vie : « Do not ignore the sun... for... the sun is the truth shining to be seen. », comme l'écrivit Jimi Hendrix...

Etre sidéré, nous le savons, c'est regarder les étoiles. Cette prise en considération de l'énigme, face au désastre, fonde une attitude d'ouverture, une volonté de communication incoercible. Je la donne en premier lieu à la femme qui veut bien la partager avec moi dans le feu du discours, la fermeté virile et le calme apparent de ce que j'écris, et dans le vertige de mon corps amoureux qu'il lui est loisible de rejoindre quand elle le désire. Le vertige et moi, c'est même chose. Je ne prends pleinement corps que lorsque je touche un corps de femme qui s'abandonne avec moi au vertige de l'existence.

Je n'ai su pleinement tout cela que très tard, quand le mal était déjà derrière moi. Ceci étant, quand j'étais plus jeune, j'en savais déjà beaucoup sur les liens qui m'unissaient à quelques êtres qui m'étaient chers, liens paradoxaux à plus d'un titre en ce qu'ils relevaient sans doute de ce qu'il est convenu d'appeler un « double bind », un double lien, à ceci près que ce double lien – l'attraction / répulsion - faisait des nœuds en moi – un nœud gordien que l'on est tenté bien naturellement de trancher pour en finir avec lui – nœuds que j'aimais, dont je ne voulais pas me séparer, car m'en séparer, c'eût été me mutiler d'une possibilité extrême à laquelle je ne voulais pas me dérober. Encore maintenant m'émeuvent tout particulièrement les histoires d'amour impossible où se jouent un jeu long et difficile d'attraction et de rejet, jeu qui trouve son issue dans la mort – l'éloignement définitif d'un des deux protagonistes – cet éloignement permettant au survivant de commencer une vie nouvelle après que l'amour qui les a unis a mis en évidence, pour celui ou celle qui reste en vie, la nécessité de tenter sa chance – d'aller à elle – en laissant son ancienne vie derrière soi...

Ces nœuds, ces liens repliés sur eux-mêmes dans l'intrication réciproque de leurs sources, ils m'auront permis de faire mentir la doxa commune : il n'est pas vrai que s'éloigner des autres au moment même où l'on désire le plus les approcher conduise fatalement à la solitude et au désespoir. Tout l'enjeu du texte qui va suivre – que je mets en jeu pas à pas en m'ouvrant à la chance – est là.

Un décalage a persisté longtemps entre ce que je vivais et pouvais en savoir. C'est ce décalage qui m'a « sauvé », je veux dire, qui m'a empêché de m'effondrer sur moi-même.

L'imminence de cet effondrement, je la vivais à l'occasion de chaque conversation, à chaque fois aussi que je frôlais un corps de femme que je désirais passionnément. Quelque chose me retenait de « foncer » sur ma proie ; une violence m'habitait que je tournais contre moi-même ; à la fin, l'angoisse était telle qu'il me fallait aller jusqu'au bout de mon désir de toucher ce corps ami : je plongeais tête baissée après avoir longtemps ergoté en moi-même.

Le désir, finalement, trouvait à s'exprimer, à n'en pas douter, et c'était une rafale qui nous laissait pantois...

Mon calme étonnait, en contraste absolu avec la fougue dont j'étais la preuve vivante, oh combien, quand je faisais l'amour ! Ce constat me valut force compliments : je me révélais être un amant audacieux, plein de fougue et de hargne... Ces compliments me faisaient sourire ; ils me flattaient : des femmes m'ont fait ce cadeau inestimable : révéler par leur corps et leur émoi cette part de moi-même que je n'admettais qu'en sourdine, je veux dire : la passion.

« C'est merveilleux ! » Une phrase comme celle-là, banale assurément – en somme, presque un cliché de roman à l'eau de rose – elle m'a frappé comme la foudre. Je la garde en mémoire comme un trésor et je chéris dans mon cœur la femme qui a osé me la dire au moment où elle commençait à basculer dans la jouissance. Comme moi, elle aimait les mots, elle aimait dire les choses au moment de les vivre. Des phrases de ce type – si simples, mais limitées à l'essentiel – devaient la porter au seuil de la mort, ce moment trouble où plus rien ne compte que s'abîmer dans la jouissance quoi qu'il advienne, et elle me les communiquait, sachant pertinemment qu'elles étaient le redoublement d'une jouissance d'être ensemble si forte, si concertée, en même temps si capricieuse – l'expression d'une chance unique qui ne pouvait se faire jour que dans le jeu aléatoire des corps – qu'elles ne pouvaient manquer de toucher au cœur celui les entendait, moi en l'occurrence.

« C'est merveilleux. » : une telle phrase provoque en vous une telle rage de vivre qu'elle porte à son comble l'exaltation d'un corps qui exulte. Alors, vraiment, le corps et l'esprit ne font plus qu'un, vous savez que l'un est l'autre et réciproquement, qu'aussi, c'est cette réciprocité du sens et des sens qui conduira votre vie désormais.

J'ai ainsi longtemps cultivé la passion à froid, avant de trouver un équilibre entre la passion nue, sans fard ni égard et la froide raison qui m'inclinait à raisonner sans cesse, à tout disséquer, à commencer par mes propres sentiments à mon égard et à l'égard des autres, des femmes particulièrement.

Un manque certain de spontanéité a pesé sur moi pendant des années, il ne me pèse plus. Ni spontané ni impulsif, je choisis l'instant favorable pour éructer, pour bondir ou pour jaillir. Je suis devenu volcanique. Il faut se méfier de l'eau qui dort, dit le proverbe. Pour ma part, je n'ai jamais aimé les eaux noires, la stagnation surnoise de pensées inavouables, qui auraient comme pourri au fond de moi-même. Je me suis toujours fait l'aveu des « moments nuls de ma vie » pour les neutraliser au plus tôt dans la pâte des mots, dans la fulgurance d'une musique où se mêle l'air et le feu et dans des étreintes à couper les jambes.

Je me disais en ce temps-là (je renonce à dater) : « Ca fulgure en toi, sans foudroyer. » La foudre d'un regard, je l'ai aimée, je l'ai désirée. Je la jugeais à peu près aussi aléatoire que la chute de plusieurs éclairs au même endroit. Je n'étais pas fidèle pour cette raison... Il me fallait la foudre, d'où qu'elle provînt. Plus tard, mais quand au juste, impossible à dire avec précision, j'ai appris à foudroyer à mon tour en concentrant mon désir sur une femme et une seule.

Une évolution qui ne fut pas fulgurante, qui prit des années, m'amena tout doucement dans un parfum d'orage et de sang à sentir le vent tourner en ma faveur : je pouvais concentrer en moi l'orage et l'éclair, la foudre et la fulgurance. Il était loin le temps où les éclairs annonciateurs

d'un orage – un regard appuyé, un sourire enjôleur – me faisaient fuir : je courais au devant de lui, tête nu. Je me remémore, en souriant, le temps où je manquais de spontanéité, il ne me fait plus mal... Il m'amuse presque. Je n'ai pas l'impression douloureuse d'avoir perdu mon temps quand je considère ma vie présente : il me fallait en passer par là pour arriver là où j'en suis maintenant.

Dans mon esprit virevoltent ainsi des moments épars que ma mémoire recompose ; je vais allégrement de mon enfance à mon âge mûr, en m'attardant parfois avec circonspection sur ma jeunesse, et puis mes débuts professionnels, mon entrée dans la vie adulte... Aussi, ce texte qui vient tout doucement sous mes mains – j'ai constamment l'impression de penser avec mes mains, d'avoir de la pensée au bout des doigts, avant de l'avoir à portée de regard sous la forme d'une trace écrite – ce texte ne peut être qu'une somme de moments épars, mais, pour ainsi dire, multipliée par ma joie de vivre ici et maintenant.

La mémoire me joue des tours, je concocte une somme avec des sentiments diffus apparus au fil des années, j'en fais des moments de mon histoire, qui ne m'intéressent pleinement que maintenant que j'ai le recul suffisant. Le sens que tel ou tel événement, tel ou tel épisode de ma vie avait sur le moment, je me suis employé patiemment à le contredire pour infléchir ma vie vers d'autres voies. Chaque moment est un fossile qu'en bon paléontologue je considère avec tendresse, d'abord, qui me permet, ensuite d'échafauder des hypothèses fécondes, à même d'expliquer à mes propres yeux ce qui était en jeu dans la façon dont j'ai vécu un amour, une amitié, une lecture exaltante, une musique qui m'avait laissé sans voix...

Le résultat d'années d'effort sur moi-même remémoré, en quelque sorte, à ceci près que, désormais, dans la remémoration, je puis me permettre de battre la campagne et de passer du coq à l'âne en négligeant délibérément toute indication temporelle précise. Il en ressortira peut-être une impression de confusion, dont je ne songe pas une seconde à m'excuser...

Le temps ayant fait son œuvre, je puis revoir tout cela avec un recul certain, mais je ne recule pas devant ce qui a disparu à jamais, comme ce serait puéril de ma part ! Aucun fantôme ne vient me tourmenter. J'ai surmonté depuis longtemps ce que je ressentais alors en mon for intérieur et que je n'osais pas communiquer.

Les liens, qui m'unissaient aux gens que j'aimais, je dirais banalement d'eux qu'ils me retenaient, en leur présence, de me « laisser aller » aux confidences, à une intimité libre de contrainte que je souhaitais plus que tout au monde, pour retrouver, ne fût-ce que quelques instants, le sentiment de liberté que j'avais éprouvé dans ma prime enfance ; à « l'époque », j'étais un enfant très gai et toujours souriant, j'ouvrais mes bras à tout le monde pour donner des baisers, faire des câlins et parler de choses et d'autres.

En grandissant, je me suis replié sur moi-même. Une fois seul, tout allait mieux : je pouvais leur parler sans crainte, leur ouvrir mon cœur et ma pensée, à tous ces êtres qui m'avaient « emballé », être ému ou même bouleversé. De ces femmes, certes, j'avais ignoré beaucoup de choses d'elles. C'était comme dans cette phrase qui retombe sur elle-même : il y avait les femmes et elles, c'est-à-dire ce qu'elles étaient dans les replis de leur chair et de leur histoire et ce quelles représentaient pour moi de manière générale. Il m'aura fallu beaucoup de temps pour laisser toute la place à la singularité d'une personne, aller au-delà de la généralité sèche d'un a priori favorable, certes, mais équivoque, empreint de clichés, de « vieilles lunes », d'idées toutes faites héritées de tout un passé de culture.

J'avais négligé de les connaître, me figurant aller à l'essentiel en ne m'intéressant que fort médiocrement à leur passé, à leur histoire, pour ne me consacrer qu'au sacré de leurs paroles. J'étais fasciné par elle, ; ma parole, en leur présence, se faisait tranchante : je n'étais qu'en apparence sûr de moi. Le ton péremptoire que j'employais cachait mal un désarroi, mais pas celui qu'on s'imaginait peut-être alors : je n'étais pas en proie au doute que j'aurais compensé par un dogmatisme d'emprunt, au contraire, en moi, une immense puissance d'affirmation restait sans emploi ; je désirais aller d'affirmation en affirmation, et ainsi, de fil en aiguille, m'affirmer avec la plus grande force, mais je ne trouvais pas en face de moi de contradicteurs assez puissants pour me pousser dans mes derniers retranchements. Le fil restait entre mes mains et l'aiguille devenait trop fine pour que je pusse alors le faire passer à travers son chas...

Il me restait donc à fouiller ma mémoire pour savoir ce qui m'avait attiré chez elles, parfois même séduit, au point que j'en avais perdu le souci de moi-même. Cette volonté d'effacement m'habite encore maintenant- maintenant plus que jamais - mais elle n'est plus tournée vers les autres, bien plutôt contre cet encombrant moi-même qu'il me faut à la fois chérir et tenir à distance pour ne pas sombrer dans la séduction facile que d'aucuns, des femmes essentiellement, auront exercé sur moi depuis que j'existe à mes propres yeux : ma prime enfance, âge béni où j'aimais tout le monde.

La séduction n'est pas morte, elle demeure enfouie au fond de moi. Je cache bien mon jeu. La boucle est bouclée : je ne repars pas à zéro, comme ce serait naïf de penser possible une telle renaissance, mais je ne suis plus lourd d'un savoir encombrant. Je ne traîne plus derrière moi un « bagage » comme le dit une affreuse métaphore qui sent l'école à plein nez.

Ah, l'école, je l'ai bien détestée, les camarades de classe surtout, et l'inanité des programmes. Il m'aura fallu la rencontre avec la langue allemande pour que la grammaire française, alors enseignée comme on enfile des perles, prenne enfin un sens pour moi, un sens si clair qu'il me suffisait de traduire en allemand une phrase difficile en français pour que tout s'éclaire...

C'est la fréquentation de la langue allemande qui m'a sauvé du naufrage scolaire dans lequel je m'empêtrais. Et dire que beaucoup, en France, se plaisent à dire que la langue allemande est difficile !

J'étais pris dans une contradiction au moins : j'ai su lire très vite ; en quelques mois, je lisais avec aisance, et beaucoup, sans aimer une seule seconde ce qu'on m'enseignait à l'école, mais sans elle, je n'aurais pas su lire... Contradiction somme toute mineure, mais qui préparait celle-là, majeure et motrice : sans ce non savoir dont j'avais été riche, je n'aurais jamais su qu'auparavant – avant l'école, les devoirs, l'apprentissage de la vie en société - je ne savais rien, rien qui fût valable aux yeux de tous, grands ou petits.

Les noms ont une extrême importance dans cette affaire : ils nous convoquent tout entier, ils servent à faire de nous des êtres identifiables et fiables, par conséquent malléables parce qu'ils font de nous des personnes qui peuvent être appelées à tout moment à répondre de leurs actes devant le tribunal des adultes. Il y a une culpabilité sous-jacente au fait d'être nommé. Chaque fois que mon nom était prononcé dans la classe, je tressaillais...

Longtemps, j'ai été timide, timoré même ; je n'osais pas m'affirmer, je ne parlais que pour débloquer une situation, pour donner une solution que personne ne trouvait. Je n'aimais pas

être complimenté ; les compliments me mettaient mal à l'aise. Pour rien au monde, je ne voulais être le centre de l'attention, moi qui étais si sage, si posé.

Le savoir impersonnel, toujours véhiculé par des personnes singulières qui personnifient ce savoir pour nous – la connaissance, c'est d'abord la voix d'un maître, les manières d'être et de faire d'une maîtresse – le savoir est censé combler un vide, sinon un manque, chez le jeune enfant alors qu'il est riche de tendresse et d'affection, pour peu qu'il soit choyé comme je le fus dans ma tendre enfance. C'est l'impersonnalité du savoir que j'ai aimée : la possibilité d'y oublier mes menus soucis qui allaient grandissant à mesure que je prenais de l'âge.

Peu à peu, j'ai appris à faire fi des autres en acquérant des connaissances par moi-même, et quel n'était pas mon étonnement de voir mes camarades de classe se livrer docilement aux tâches ingrates qu'on leur imposait sans tenter jamais d'en pénétrer le sens ! Il fallait que cela eût un sens, tout de même, pour que des adultes consentissent des années durant à s'acharner sur nos cervelles incultes !

Je labourais seul le champ de mon ignorance, aidé tout de même par des maîtres avisés, et puis des professeurs qui aimaient leur métier. Je les ai respectés, toujours, il m'est même arrivé de les admirer, mais ils étaient loin, et j'étais pour ma part lointain, un élève « effacé », comme on dit dans le jargon scolaire.

Il me fallait partir de ce rien, le remplir fallacieusement par l'expérience, pour acquérir plus tard la conviction rétrospective que savoir est somme toute peu de choses...

J'ai été en danger longtemps, c'est à dire sous la domination de plus grands que moi, et la vie a fait ce qu'elle fait pour tout le monde : elle m'a mis dans la situation de rencontrer ou de croiser des gens pas toujours bien intentionnés à mon égard. Ma protéger autant que je le pouvais était une priorité que je n'affichais pas ; ma discrétion valait pour avertissement : ne m'approchez pas de trop près, je peux mordre. Il m'a fallu parfois faire le coup de poing, ce qui m'a toujours foncièrement répugné, mais était en certaines circonstances parfaitement légitime, et, en tous cas, nécessaire. Je n'ai été le souffre-douleur de personne ; on me craignait.

Traverser les périls et s'en sortir indemne, oui, certes, mais à quel prix ? J'ai payé mon tribut : solitude, effacement, manque de confiance en moi et absolue méfiance envers les autres, mes camarades de classe, les professeurs et même mes parents dont je me suis éloigné pendant quelques années car je leur en voulais, bien malgré moi, de ne pas avoir su me protéger... J'estimais faussement que j'aurais pu faire l'économie de « tout ça ».

Tout cela est loin, bien loin : il fallait en passer par là, faire tout le chemin pour apprendre à vivre au milieu des autres, presque tous les autres.

L'innocence éperdue, puis perdue : se trouver face à soi-même confronté aux autres, et puis peu à peu, regagner du terrain sur soi-même, avancer vers plus de confiance en soi, c'est l'enjeu d'un jeu qui commence très jeune, mais qui occupe presque une vie entière... Que me veulent-ils, que puis-je pour eux, pour elles ? Telles étaient les questions, jamais formulées, qui constituaient le fond de mon attitude à leur égard.

Retrouver l'atmosphère de naïveté propre à mon enfance – à toute enfance – l'innocence en un mot, il ne pouvait plus en être question une fois vécu ce que j'avais vu et entendu au contact de mes semblables.

Ni savoir lourd et paralysant ni non savoir : ce qui me porte maintenant que j'approche de la cinquantaine, c'est de savoir que je ne savais pas ce que je voulais quand j'étais jeune, c'est-à-dire en passe de savoir déjà quelque chose qui m'engageait sur une voie professionnelle...

L'expérience de vie, accumulée au fil des années, ne me sert pas à conduire ma vie présente, parce que tout ce que j'ai vécu antérieurement a été le fruit d'une sorte de perplexité ou d'indécision : l'incapacité longtemps mienne de me fixer des buts clairs à atteindre à la force du poignet. Au lieu de poursuivre un but précis, j'ai préféré me laisser vivre. J'ai flotté au gré d'événements appelés par des décisions hâtives commandées par mon impulsivité qui se substituait toujours à une volonté ferme qui me faisait défaut. « A quoi bon ? », me disais-je peut-être, je ne sais plus très bien – c'est loin – en tous cas, un poids mortel pesait sur mes épaules : j'ai ainsi longtemps négligé les actes sociaux élémentaires (se marier, avoir des enfants, fonder une famille...) et je ne suis entré dans la vie professionnelle qu'à reculons, péniblement, tout en souffrant de l'inanité des mes loisirs : marcher par les rues, essentiellement, quand je ne lisais pas ou n'écoutais pas de musique, à la recherche, le désir au cœur et au corps, de la femme idéale.

Je la voyais, je la voulais souriante, dégourdie et détendue, mais aussi un peu sévère, non pas roide ni guindée, mais, disons-le, un brin autoritaire, autoritaire par la grâce d'une parole venue de loin, de plus loin qu'elle, parole à laquelle devait faire pendant des vêtements choisis avec soin, une mise impeccable, mais avec un rien de négligé – le comble de l'élégance pour moi ! – et, de manière générale, une allure soignée, vive, pleine de prestance, à la fois spontanée, naturelle et très calculée... Cette femme était livresque, en un mot ; l'ivresse de la recherche laissait bien vite la place à la lassitude et au stress ! L'ivresse du livresque : c'est par cette formule que je puis résumer au mieux le fantasme qui m'animait alors quand je battais le pavé. On conçoit aisément qu'un tel fantasme ne pouvait que courir à l'échec ! Je revenais à mes livres et mes musiques, le plus souvent bredouille... Autant dire qu'une telle femme – un oiseau rare, une somme de contradictions vivantes – je ne l'ai pas rencontrée !

J'ai eu maille à partir avec des fragments épars : telle femme correspondait pour quelques-uns de ses traits physiques et de caractère au portrait idéal que je plaquais sur elle, sans jamais parvenir à trouver en elle toutes les facettes que je désirais voir réunies.

Tout cela est loin : l'enfance et son innocence, et puis l'adolescence et son puits de science dans lequel, comme tout le monde, j'ai fini par puiser sans y trouver de raisons valables de m'accrocher à quelque projet que ce fût. Vivre alors signifia longtemps pour moi vivre au jour le jour en assurant mes arrières : travailler pour survivre, assurer ma subsistance en l'absence de mes parents... Je n'ai jamais été très curieux de nature ; j'observais beaucoup ce qui m'entourait, je me faisais ma petite idée sur tout et tout le monde, sans trop poser de questions car poser des questions demandait que je me tourne vers ceux qui en savaient plus que moi, mouvement que je n'ai jamais recherché. Je faisais les questions et les réponses pour ne dépendre en rien des autres. Une bonne partie de ce que je sais, je l'ai appris seul...

La solitude fut pour moi pendant bien des années la boîte de Pandore que j'ouvrais avec délice, ne me lassant pas d'en voir sortir l'inattendu, attitude qui me valut bien des déboires et

des déconvenues. Mais je ne regrette rien : ni l'innocence des débuts qui me portait vers les autres, ni la nécessité « d'apprendre », surtout par moi-même.

L'impossible bilan de ma vie, je le laisse aux autres si ça les amuse de le dresser un jour. Cette activité posthume ne me concerne en rien car je vis, et vivre est tout ce que j'aime, même si cela doit m'ouvrir un champ immense d'interrogations : je ne puis que m'interroger sur mes motivations d'alors, je veux dire celles qui m'ont conduit à être ce que je suis, c'est-à-dire un nœud de contradictions vivantes.

J'aime cette impasse qui n'en est pas une si je songe que chez moi les contradictions sont toujours motrices, porteuses et génératrices de sens. Le sens, voilà la grande affaire à laquelle, très tôt, je me suis attelé, avec paresse d'abord, un manque absolu de conviction, puis avec passion, une passion calme, mesurée, et patiente : une forme de stoïcisme grinçant qui sait que le stoïcisme est une attitude intenable. « Sustine et abstine », je n'en ai pas fait ma devise.

Je ne me suis pas abstenu, je me suis lancé dans la vie à corps perdu, et, à mon corps défendant, il m'en a cuit, mais peu importe. Par contre, j'ai bien supporté le choc des émotions : aimer sans retour une femme, purement, comme j'ai aimé ma mère, d'un amour impossible, ça, j'ai connu ! J'ai aimé beaucoup d'abord, au moins deux femmes qui ne m'aimaient pas, et puis, de guerre lasse, sans m'en apercevoir d'abord, j'ai inversé les rôles : quelques femmes, un assez grand nombre, m'ont aimé follement, mais c'était moi désormais qui restais de marbre.

« Mais qu'est-ce que vous me trouvez à la fin ? » : c'était là, à peu près, mon état d'esprit. Je ne me dévalorisais nullement en pensant ainsi, en fait plus aucune femme ne trouvait grâce à mes yeux après que j'avais tout au contraire été comme ébloui par le charme d'au moins quelques-unes... J'étais comme absent quand on me regardait avec trop d'insistance ; je fuyais les femmes qui me « trouvaient quelque chose », sans doute, très banalement, pour ne pas souffrir, ne plus aimer sans être aimé en retour. Feedback négatif, en quelque sorte, effet en retour : on ne m'aime pas, alors, à mon tour, je n'aime pas, même si on dit m'aimer.

L'amour qu'une femme disait me porter portait à sourire ; j'en riais : comment peut-elle être aussi naïve, m'aimer moi qui n'aime personne, quelle imprudence et quelle impudence !

Je me voulais inaccessible. Hautain, froid, distant... J'étais sans doute un peu tout cela aux yeux de beaucoup. Et maintenant ? Tout cela n'est que du passé.

Je suis maintenant pauvre de ce que je sais : je veux dire par là que je ne comprends presque rien à mes semblables qui me paraissent presque tous ternes et salement amochés par la vie, en proie au doute ou au dogmatisme – cette crispation de la pensée sur des certitudes acquises -, à l'ironie facile aussi, celle des donneurs de leçons de vie, des sermonneurs en tous genres, pour cela se raccrochant aux stupéfiants que sont la vie de famille, la profession, les loisirs, non que tout cela soit négligeable en soi, car la vie, c'est-à-dire, disons le fortement, la survie, passe par là.

Peu de gens aiment la vie comme je l'aime : sans illusion, sans l'attente démesurée d'un grand jour. Mes désirs sont modestes, comme mon train de vie. Le problème de la valeur, posé une fois pour toutes, et résolu une bonne fois, ce n'est pas pour moi, c'est en cela, qu'avec quelques autres, mes amis, je me distingue du grand nombre pour qui une vie bien remplie et bien menée se borne à l'application de quelques « recettes de cuisine » avec pour ingrédients

majeurs une bonne dose de scepticisme à l'égard d'autrui, une méfiance calculée, mais tellement ancrée en eux qu'elle est devenue une seconde nature et un dogmatisme à toute épreuve, le véritable sel de l'action chez bon nombre de ceux qui se piquent de donner des leçons de vie aux autres. Vivre dans un cocon, au sein d'une tribu, très peu pour moi ! Je veux ignorer toute forme de communautarisme.

J'ignore l'ironie à l'égard d'autrui, je ne veux blesser personne de prime abord. Les femmes qui ne m'ont pas aimé, qui se sont laissées aller dans mes bras à me faire croire qu'elles m'aimaient et qui se sont rétractées quand mon amour est devenu trop fort, incontrôlable par elles, je ne peux toujours pas les comprendre : elles figurent pour cela l'énigme même de la vie pour moi qui aimait tant la vie étant enfant. Je pensais naïvement qu'il suffisait d'aimer pour être aimé, qu'aller vers les autres suffisait à leur donner envie de s'approcher de moi. Il n'en fut rien, mais cela importe peu désormais.

Etre porté vers les autres, des copains d'abord, puis les « filles » et plus tard les femmes, et se « ramasser une veste », se retrouver en face de gens qui se moquent de vous, se valorisent à vos dépens en jouant au petit jeu de la séduction facile : tout cela vous casse un élan naturel qui vient de loin, de votre enfance heureuse dans une famille sans histoire, une famille où l'affection était reine. Plus d'élan, le repli sur soi, des liens tout de même, mais qu'on noue sans conviction, en se méfiant de ses propres sentiments et en se fermant à ceux des autres : ça donne ça, la chiennerie de quelques-uns et de quelques-unes. Un triste donnant-donnant avec lequel il est urgent de rompre, mais dont on ne prend conscience qu'assez tard quand le mal est fait.

Il faut avoir vécu, bon an mal an. J'ai vécu comme j'ai pu, dans des amours chaotiques, peu satisfaisants pour elles comme pour moi... Retrouver l'innocence de l'enfance, je l'ai dit, est impossible ; ce serait au mieux une régression à caractère psychotique qui n'est pas à ma portée. La fuite dans la folie m'est impossible, j'aime trop le monde réel, ce qu'il m'offre, me donne à voir, à entendre et à goûter, pour avoir une seule seconde l'envie de rompre avec lui par le suicide ou bien la folie, fût-elle douce.

Pas d'extravagance chez moi, aucune ostentation, aucun exhibitionnisme, mais de la discrétion et de la résolution. Je pars de ce que j'ai vécu, je ne regrette rien : amor fati ! Ce qui est fait est fait, et il fallait que ce fût fait, non pour obéir à je ne sais quelle destin écrit par avance, mais pour ne pas faillir à la vie, en l'acceptant toute entière au lieu de s'en plaindre.

Je pars de ce que j'ai vécu, dans tout les sens du verbe partir : je quitte ce que j'ai vécu et qui m'a quitté, je me désolidarise de fait de tout mon passé : ni remords ni regret. Je pardonne à tout le monde, y compris à moi-même, les erreurs que j'ai pu commettre. Les erreurs, en effet, j'en suis seul responsable, mais les circonstances, c'est-à-dire les propos de certaines personnes, leur attitude à mon égard, le milieu que je fréquentais à tel ou tel moment de ma vie, tout cela m'a incité à les commettre, elles étaient, en quelque sorte, pour la plupart, le fruit de mon impulsivité commandée par l'absence de projets dont j'ai parlé, absence qui fut la résultante du peu de conviction dont quelques femmes se « rendirent coupables » à mon égard alors que je brûlais de passion pour elles.

Aucune femme, jamais, ne mit en moi la confiance que ma mère mettait en moi : elle est la seule femme qui ait jamais cru en moi, sans l'ombre d'un doute, instinctivement, avec une grande détermination, une grande exigence à mon égard que je me suis employé à ne pas décevoir. J'ai longtemps cherché une femme qui voulût bien croire en moi, en vain, mais ne

pas l'avoir rencontrée est depuis longtemps déjà sans importance, non pas que je me sois résigné, bien au contraire, mais parce que j'ai foi en moi sans avoir besoin de croire en moi comme à une petite personne perdue en ce monde qui réclame sa part de bonheur et de tendresse en la faisant dépendre de plus grand que lui.

La foi n'est pas la croyance... Celle-ci est faiblesse, tandis que celle-là est une force incoercible qui déplace les montagnes, les montagnes, en l'occurrence étant pour moi ce que je fus jadis : un ramassis d'amertume et d'aigreur qui pesait sur mon estomac, appelons ça le ressentiment.

J'ignore tout ressentiment, je digère bien ! Je pardonne aisément et ne m'en prends jamais qu'à moi-même quand « quelque chose ne va pas ». La tendresse, je la porte en moi, intacte ; je puis la dispenser à qui la veut, et qui n'en veut pas ne me blesse pas. Ceci est valable autant pour les hommes que pour les femmes, les hommes étant les rivaux naturels voulus par la vie et supportés comme tels et les femmes étant celles par qui arrivent le goût de la tendresse partagée.

Que s'est-il passé ? Rien de mystérieux : j'ai troqué l'amour pour l'amitié. Je n'ai pas renoncé au sexe ni à l'amour, bien sûr que non, tout au contraire, c'eût été me mutiler. Je ne suis pas un ascète ; quand quelque chose me manque, je sais le faire savoir. Non, l'amitié, c'est décidément autre chose : c'est un rapport sans dépendance où n'entre aucune concupiscence.

Trouver en l'autre sa subsistance, Hegel nous a tous appris que c'est la loi de fer de l'amour, et cela commence dès la prime enfance. Comment avoir le cœur à renier cela ? L'amitié ne vient que la maturité venue, quand on en a fini avec le copinage. C'est l'amitié qui désormais éclaire mes relations avec les autres, je veux dire, celles que je désire fonder ; l'amitié en acte, réelle, exigeante, rétroagit sur ma façon de vivre l'amour comme l'a fait il y a longtemps la langue allemande sur les obscurités grammaticales de la langue française.

C'est encore un legs durable qui ne me vient que de ma mère et de ma grand-mère pour l'amour desquelles j'ai appris l'allemand avec une passion incoercible. Les poètes allemands ont pris le relais bien vite, dès les débuts, quand ma grand-mère me fit don d'une vieille édition de famille des poèmes de Goethe, imprimée en gothique...

Je ne regrette qu'une chose : ne pas avoir eu l'occasion d'étudier le Talmud. Mon amour du judaïsme se confond dans ma mémoire avec l'amour pour ma mère et ma grand-mère qui savaient l'allemand, le français et l'alsacien.

Il y a décidément beaucoup de femmes dans ma vie, et très peu d'hommes ! Je ne rêve plus de rencontrer une femme aimante toute dévouée à mon bonheur, « aux petits soins » comme le furent ma mère et ma grand-mère, cela va de soi ; j'ai grandi, mûri, il était temps !

Je garde de ma prime enfance la parole douce, attentive à celle de l'autre, pleine de conseils, de soupirs, nourrie d'une vie d'expérience acquise dans les pires années du vingtième siècle ; je garde le don, le goût de la transmission orale et le respect de l'écrit où la lettre s'interroge sans cesse à travers nous qui interrogeons le texte qui la déroule.

Les livres, on les donne à lire, à soi ou aux autres ; aux autres, c'est mieux. Vient un temps où l'on écrit soi-même pour voir ce que ça donne, au sens fort du terme. On est encore une fois

dans le don de soi, réconcilié avec cette part essentielle de soi-même acquise dans l'enfance : le don de la parole transmise, parole qui va et vient, parole circulaire qui, un jour, vient à se graver en lettres de feu qui ne brûlent pas le regard : c'est le regard qui brûle de lui-même devant tant de générosité retrouvée qu'il faut maintenant transmettre à son tour.

Le don de soi, c'est d'abord le don à soi, le consentement à être soi-même sans peur de déplaire à quiconque : aller vers les autres en toute confiance, en soi d'abord, dans les autres ensuite s'ils sont dignes de cette confiance retrouvée, longtemps perdue dans les jeux malsains de la reconnaissance mutuelle à laquelle la sagesse invite à renoncer pour, enfin, oser être soi-même face aux autres, qu'ils soient indifférents, voire hostiles ou bien enclins au moins à nous écouter, voire à nous aimer pour ce que nous disons et pour ce que nous sommes.

Le don du livre, le don de la parole transmise retrouvé, la boucle bouclée qui ne se referme pas sur elle-même, mais qui circule... Don de soi, don à soi et aux autres, sans crainte, après les déboires, les déceptions, les paroles cruelles et les regards moqueurs.

Les livres que m'a mère m'a offert tout au long de sa vie sont les meilleures preuves d'amour qu'il m'ait été donné de recevoir, avec ce petit livre de Goethe que m'avait offert ma grand-mère.

A mon tour, il m'arrive d'offrir des livres, et plus encore : je livre à quelques-uns ce que j'écris en me remettant en confiance à leur jugement. Je n'ai pas peur d'être jugé, c'est-à-dire d'être mal compris, ou pire encore d'être incompris, pris pour celui que je ne suis pas. La similitude d'expérience est le fil conducteur qui me relie aux autres qui ont parfois vécu des choses similaires à celles qu'il m'a été donné de vivre pour ma part, ma part seule, ma part singulière, que je livre aussi à leur attention.

Mon texte... Ecrit en lettres blanches, invisibles, la part d'invisibilité que je livre à autrui écrite en lettres noires sur fond blanc...

Parole testamentaire à bien des égards, parole sans égard aussi pour celui ou celle qui ne s'égare pas, désire rester soumis à la parole mauvaise, la parole dogmatique, figée de toute éternité dans la pierre de son regard.

La tradition, oui, à la condition expresse qu'elle redevienne toujours, malgré les stases du sens, indispensables, une traduction de ce qui a parlé deux fois pour se faire entendre : « Serai qui serai. »

Dans ce texte, il y a un grand absent : c'est qu'il inspire pour ainsi dire tout le texte. Je ne m'interdis pas d'en parler ni de le nommer. Il n'est pas forclos. Il dynamise au contraire tout le texte – on se souvient que dynamis est un mot essentiel dans le Nouveau testament. Est-ce à dire que je me prends pour le Fils qui parle au nom du Père ? Ou bien serait-ce le Père qui parle à travers moi ? Rien de tout cela, en ce qui me concerne !

Je déplace la tradition vénérable, tout en la sachant vivante en moi, mais je ne puis rêver de faire d'elle une raison de vivre suffisante ici et maintenant. Mon texte s'arrête au seuil de l'indicible, c'est-à-dire très clairement au seuil de ce qui m'incite à parler et à écrire, ne parle pas à travers moi ou alors, peut-être, parle deux fois. Le texte est ce que j'en ferai, comme ma vie.

Ma vie n'appartient qu'à moi et mon texte à personne, c'est-à-dire à tout le monde... Conclusion ouverte plutôt que forclusion, en somme ! L'extase du sens est à ce prix. L'extase : mettre sens dessus dessous le sens et les sens pour reconduire le corps du texte et le corps de chair à son point d'origine commun qui n'est jamais donné de but en blanc, jamais audible ni perceptible parce qu'il figure le lieu où le sujet éclate en mille morceaux, morceaux qui se décomposent et se recomposent sans cesse pour constituer une matière vivante qui se voit, qui s'entend, et qui jouit de se voir et de s'entendre en en parlant, avant de s'exposer au tout venant.

C'est ce tout venant qui fait défaut durablement ; on n'en dispose jamais en son entier. Abandonner le rêve malsain d'être à soi seul le monde entier - l'être dans sa totalité, par delà la collection empirique des existants de toute nature - et d'autre part rejeter avec la dernière énergie l'égoïsme, au fond, c'est la même chose...

Ni centre du monde ni fragment isolé d'une totalité qui n'existe pas, j'écris pour affirmer ma singularité. Libre à quelques-uns et quelques-unes de tenter de s'y retrouver, dans tous les sens du terme !

Jean-Michel Guyot

